Ami du Clergé du 6 août 1931

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Cours de Prônes sur les Sacrements. — XV. Nos devoirs envers le Saint-Sacrement, 449.
Pour la fête de l'Assomption. — III. La mort et le triomphe de Marie *(Plan)*, 451.
Pour la fête de S. Bernard. — I. Ses vertus intérieures, 452. — II. Son action extérieure, 454.
Le « Salve, Regina. » — VIII. Les pleurs de l'exil, 458.
Les Litanies de S. Joseph *(fin)*. — XXV. *Protecteur de la Sainte Eglise :* Le Patronage de S. Joseph, 460.
Pour un Concours de Sociétés de gymnastique. — La raison d'être et le but de nos Sociétés catholiques de gymnastique, 463.

COURS DE PRONES SUR LES SACREMENTS

XV

NOS DEVOIRS ENVERS LE SAINT-SACREMENT

Mes frères,

Dans notre dernière instruction, je vous ai parlé de l'institution de la Sainte Eucharistie et je vous ai montré comment les paroles par lesquelles Notre-Seigneur promit, puis institua cet adorable sacrement, prouvent clairement la présence réelle de ce divin Sauveur. Les Apôtres y ont cru ; les siècles chrétiens y ont cru ; de nombreux miracles l'ont attestée. Notre foi est donc solidement étayée.

Mais il ne suffit pas de croire. Cette présence réelle de Notre-Seigneur dans la Sainte Eucharistie nous impose à tous des devoirs. Nous devons l'y *adorer*, nous tenir avec *respect* devant lui et l'y *visiter*.

I

Notre-Seigneur est la seconde Personne de la Sainte Trinité, le Fils de Dieu, Dieu lui-même. En se faisant homme il n'a pas cessé d'être Dieu ; en se cachant sous les voiles de l'Hostie il le reste également. Il y a donc tout autant droit à nos adorations que lorsqu'il était sur la terre.

Or voyez de quelles adorations il était alors l'objet. Les anges descendent du ciel pour l'adorer dans son berceau, les bergers viennent à leur tour se prosterner devant lui. Puis ce sont les Mages, qui arrivent d'Orient à Jérusalem et demandent à Hérode où est né le nouveau Roi des Juifs, « car, disent-ils, nous avons vu son étoile en Orient et nous sommes venus l'adorer. » (Math., II, 2). Les malades qui viennent lui demander leur guérison commencent par l'adorer, comme pour reconnaître son souverain pouvoir sur la nature : « Et voilà, dit l'Evangile, qu'un lépreux vint à lui et l'adora en disant : Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir. » (Math., VIII, 2). C'est encore en l'adorant qu'ils le remercient du bienfait obtenu : « L'un des dix lépreux, voyant qu'il était guéri, retourna sur ses pas, glorifiant Dieu à haute voix, et il tomba la face contre terre devant Jésus, lui rendant grâces. » (Luc, XVII, 15-16). L'aveugle-né en fait autant. A peine a-t-il appris que celui qui vient de lui rendre la vue est le Fils de Dieu que, « se prosternant, il l'adora. » (Jo., IX, 38). Le bon larron l'adore agonisant sur la croix. Après sa mort, le centurion l'adore en s'écriant : « Oui, celui-là était vraiment le Fils de Dieu ! » (Math., XXVII, 54). Après sa Résurrection, tous ceux auxquels il apparaît l'adorent et comme S. Thomas s'écrient : « Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu ! »

Puisque c'est le même Dieu, le même Jésus-Christ qui est présent dans la Ste Eucharistie, nous devons l'adorer avec les mêmes sentiments de foi, de confiance et d'amour.

Avec les mêmes sentiments de foi. Croyons donc fermement que Celui qui est là, dans le tabernacle, c'est le Créateur et le Souverain Maître de toutes choses, Celui qui a fait de rien le monde entier, qui le soutient de sa main toute-puissante, qui le gouverne par sa Providence. Croyons fermement que cette humble Hostie que le prêtre présente à nos adorations et que nous recevons dans la communion, c'est elle qui nous a donné la vie, qui nous la conserve, qui tient en ses mains notre destinée. Sous les voiles de cette Hostie se cache Celui au tribunal de qui nous paraîtrons un jour, qui nous jugera et qui prononcera la sentence d'où dépendra notre éternité.

A ces sentiments de foi, joignons des sentiments de vive confiance. Ce Dieu qui habite au tabernacle n'est-il pas le même que venaient jadis trouver les malades et les infirmes pour lui demander leur guérison ? n'est-il pas le même qui semait à pleines mains les miracles et les bienfaits ? Il n'a rien perdu de sa puissance ni de sa bonté. Sous les voiles de l'Hostie, il peut ce qu'il pouvait pendant sa vie mortelle et il n'attend que nos prières confiantes pour renouveler les mêmes prodiges.

Aimons-le, surtout. C'est par amour qu'il demeure au milieu de nous ; il avoue lui-même que ses délices sont de demeurer au milieu des enfants des hommes. Si sage, si riche et si puissant qu'il fût, dit S. Augustin, il ne pouvait rien nous donner de plus noble et de plus capable de nous montrer son amour que la Ste Eucharistie. N'est-il pas juste que nous aimions en retour un Dieu qui nous aime tant ?

II

Mais ce n'est pas assez d'adorer Notre-Seigneur intérieurement : il nous faut aussi l'adorer extérieurement.

Et comment cela ?

C'est d'abord en ayant grand soin de notre église, qui est le lieu où il veut bien demeurer au milieu de nous. Entretenons-la convenablement. Qu'elle fasse extérieurement et intérieurement honneur à la piété de la paroisse dont elle est le centre ; soyons saintement jaloux de sa bonne tenue, de son embellissement même. C'est la maison de Dieu. Or rien n'est trop beau pour le bon Dieu : rappelez-vous com-

ment Notre-Seigneur approuva les saintes prodigalités de Marie-Madeleine à son endroit. Contribuons donc à l'entretien de notre église en donnant notre argent si nous le pouvons ; contribuons-y aussi par nos soins en l'appropriant quand c'est notre tour, en ornant ses autels et ses images. Avec quelle générosité Notre-Seigneur saura récompenser tout ce que nous ferons pour sa maison !

Nous devons adorer Notre-Seigneur extérieurement, en nous tenant avec le plus profond respect en sa sainte présence.

Dans nos églises, d'abord. Entrons-y avec recueillement. L'église, m. f., n'est pas une maison inhabitée. C'est, je le répète, la maison de Dieu. Quand vous y pénétrez, dites-vous bien en regardant le tabernacle : « *Magister adest*. Le Maître est là. » Quand vous entrez dans la maison d'une personne quelconque, pour peu que celle-ci mérite le respect, vous frappez avant d'entrer, vous vous découvrez et vous saluez. Ce serait de votre part un manque de savoir-vivre impardonnable que de vous dispenser de ces marques élémentaires de politesse. Est-ce que l'Hôte divin de nos tabernacles, est-ce que le Créateur ne mérite pas autant d'égards que ses créatures ?

Entrons donc toujours posément à l'église ; prenons dévotement de l'eau bénite et signons-nous afin de nous purifier de nos fautes avant de paraître devant le Saint des Saints. Avançons lentement, les yeux fixés sur le tabernacle, du fond duquel Notre-Seigneur nous voit et nous regarde. Arrivés près de notre banc, faisons avant d'y entrer une profonde génuflexion ; ne nous contentons pas d'un salut quelconque. Un salut, une révérence peuvent suffire quand nous saluons l'image de la Sainte Vierge ou d'un Saint, qui ne sont que des créatures ; mais Notre-Seigneur est Dieu, il a droit à nos adorations ; or là marque de l'adoration, c'est la génuflexion par laquelle nous nous abaissons devant Dieu et reconnaissons que lui seul est grand. Aussitôt à notre place, enfin, agenouillons-nous et rendons nos hommages au maître de céans en lui récitant tout au moins un *Notre Père*.

Et agissons ainsi, non seulement quand nous venons aux offices, mais chaque fois que nous pénétrons dans une église, ne serait-ce que pour la visiter et en admirer les beautés. Commençons par en saluer l'Hôte invisible dont la lampe nous rappelle la présence ; parcourons-la ensuite de façon respectueuse, en ayant soin de faire la génuflexion chaque fois que nous passons devant l'autel où repose le T. S. Sacrement.

Témoignons également notre respect à Notre-Seigneur lorsque nous le rencontrons hors de l'église.

Parfois, c'est dans les rues où le prêtre le porte aux malades. Tantôt, il le porte ostensiblement et en procession ; tantôt il le porte plus ou moins secrètement, en dissimulant sous un manteau ses ornements sacrés et le T. S. Sacrement lui-même, mais il vous est facile de reconnaître à sa démarche et à son recueillement qu'il porte sur lui le bon Dieu. Dans l'un et l'autre cas, sachez, m. f., vous conduire en vrais chrétiens. Dans le premier cas, joignez-vous au prêtre et formez ainsi un cortège d'honneur au divin Maître qui va consoler l'agonie d'un mourant et s'offrir à lui en viatique pour le grand voyage. Si vous ne pouvez vous joindre au cortège, arrêtez-vous au moins au passage du St-Sacrement, découvrez-vous et fléchissez sans respect humain le genou jusqu'à ce qu'il soit passé. Dans le second cas, découvrez-vous au moins respectueusement sur le passage du prêtre et au lieu de saluer celui-ci qui, tout entier au St-Sacrement, ne vous répondrait pas, saluez intérieurement et adorez le Dieu qu'il porte.

Si c'est chez vous, à un de vos malades, que le prêtre porte la sainte communion, ayez à cœur de le recevoir dignement sous votre toit. Rappelez-vous avec quel empressement, quelle joie, quel respect Zachée le reçut jadis sous le sien et comment il en fut récompensé. Il en sera ainsi pour votre maison si vous accueillez Notre-Seigneur avec la même piété. Ayez donc soin d'approprier, d'orner même la chambre de votre malade qui, pour un instant, va se transformer en sanctuaire; que toute la famille, si possible, soit là pour accueillir Notre-Seigneur, l'adorer, le prier pour le malade et recevoir sa bénédiction.

Nous devons adorer Notre-Seigneur extérieurement, enfin, lorsqu'à la Fête-Dieu ou en d'autres circonstances solennelles on le porte en procession. Erigeons-lui en ces occasions des reposoirs dignes de lui, pour qu'il puisse s'y arrêter quelques instants, y recevoir nos hommages et nous bénir. Accompagnons-le avec de grands sentiments de foi et de piété, en lui redisant au moins du fond du cœur ces acclamations que les foules de Judée faisaient monter vers lui lorsqu'il était sur la terre : « Jésus, Fils de David, ayez pitié de nous ! » et qui, redites aujourd'hui encore, à Lourdes, par des milliers et des milliers de pèlerins, rendent si émouvantes et si riches en miracles les processions du St-Sacrement.

III

Enfin un dernier devoir très important que nous impose la présence réelle de Notre-Seigneur au St-Sacrement est de venir l'y visiter.

C'est évidemment dans l'espoir d'y recevoir nos fréquentes visites que Notre-Seigneur demeure au tabernacle. Il me semble l'entendre nous adresser du fond de cette prison d'amour cette tendre invitation : « Venez à moi, vous tous qui travaillez et qui fléchissez sous le poids de la douleur, et je vous soulagerai. » Lorsqu'il était sur la terre, tous accouraient vers lui, les mères pour présenter leurs enfants à ses bénédictions, le centurion pour demander la guérison de son serviteur, la Chananéenne la délivrance de sa fille, les infirmes la santé, Madeleine le pardon de ses péchés. Imitons-les, nous qui souffrons des mêmes maux et avons besoin des mêmes grâces.

Nous trouvons du temps pour faire mille visites inutiles, parfois coupables. Trouvons-en pour venir quelques instants chaque soir aux pieds de Notre-

Seigneur lui conter nos peines, lui recommander nos entreprises, lui parler de ceux que nous aimons, lui demander pour eux et pour nous toutes les grâces dont nous avons besoin. Nous envions le bonheur de ceux et de celles qui peuvent se rendre en pèlerinage aux grands sanctuaires de Marie, à La Salette, à Lourdes, aux tombeaux des SS. Apôtres Pierre et Paul à Rome, aux Lieux Saints de Bethléem, Nazareth, Jérusalem, sanctifiés par la présence de Notre-Seigneur au cours de sa vie mortelle. Mais nous avons mieux en la moindre de nos églises, puisque nous y possédons Notre-Seigneur lui-même. Y venir souvent prier à ses pieds constitue un pèlerinage infiniment plus facile et moins coûteux, mais non moins avantageux. Faisons-le. Notre-Seigneur saura nous en récompenser dès ce monde et au sortir de cette vie il nous accueillera avec bonté en nous disant : « Venez jouir à tout jamais de ma présence dans le ciel, vous qui avez su apprécier ma présence au tabernacle et en profiter. J'y étais jour et nuit prisonnier, seul et délaissé et vous m'y avez visité. Venez recevoir votre récompense. » Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE L'ASSOMPTION

III

LA MORT ET LE TRIOMPHE DE MARIE *(Plan)*

L'Assomption est un drame divin en deux actes, dont chacun a son décor propre.

I. — *Mort de Marie*

I. Mort douce. — 1° La mort n'était point comprise dans les premiers projets de Dieu sur le genre humain. Il avait créé Adam immortel et réservait pareil privilège à sa postérité. Seul le péché originel nous a tous blessés à mort et nos péchés actuels en ont aggravé la blessure : *Stipendium peccati mors* (Rom., vi, 23).

Mais Marie ne connut jamais la tache originelle ni l'ombre d'aucune faute. Elle n'était donc pas soumise à cet arrêt vengeur du péché : « Tu es poussière et tu retourneras en poussière. » N'ayant aucune part au péché originel, Marie n'a contracté aucune dette avec la mort qui en est le châtiment.

Notre mort sera l'effet ou de la maladie, ou de la défaillance de la nature, et surtout la peine du péché.

Marie mourut sans maladie, sans douleur, mais par la seule force de son amour pour Dieu.

2° Les regrets qu'on éprouve à la mort viennent de trois principales causes : les fautes qu'on a faites, les bonnes œuvres qu'on a omises, les attaches qu'on est forcé de rompre.

Or rien de semblable ne pouvait attrister le cœur de Marie : son âme était pure et sans tache ; elle n'avait jamais abusé d'aucune grâce, ni résisté un seul instant au Saint-Esprit ; elle n'était attachée à rien ici-bas, par conséquent elle n'avait rien à regretter.

II. Mort joyeuse. — Que dirait-on d'un prisonnier à qui l'on ouvrirait les portes de sa prison où il est renfermé depuis vingt ans, d'un exilé à qui on permettrait de rentrer dans sa patrie après 20 ans d'absence et qui tous deux refuseraient la liberté sous prétexte qu'ils sont bien où ils sont ? Leurs vieux parents, leur femme, leurs enfants les attendent et ils agissent ainsi ! Nous les traiterions de barbares, d'insensés... et pourtant ne sommes-nous pas, nous, ces barbares, ces insensés ?

Soyons francs ; si un ange venait en ce moment de la part de Dieu nous dire : « Ton salut éternel est assuré, tu vas mourir aujourd'hui, » serions-nous heureux de cette bonne nouvelle ? J'en doute, car hélas ! nous aimons tant la terre, le monde, les créatures et leurs séductions !

Les *Saints* avaient d'autres idées que les nôtres : David : « *Sitivit anima mea ad Deum.* » S. Paul : « *Cupio dissolvi et esse cum Christo !* » S. Ignace aux Romains : « *Tantum Christo fruar !* » S. Augustin : « *Qui non gemit ut peregrinus, non gaudebit ut civis !* » S. Fr. d'Assise, qu'on appelait l'homme qui regarde le ciel ! S. Ignace de Loyola : « *Quam sordet tellus, cum cœlum aspicio !* »

Pour concevoir la joie éprouvée par *Marie* à mourir, il faudrait comprendre son amour pour Dieu. Si elle avait tant gémi durant les trois jours où Jésus fut perdu, si elle pleura tant du Vendredi Saint au jour de Pâques, combien longues durent lui paraître les années qui s'écoulèrent après l'Ascension !

Enfin l'amour brisa les liens fragiles qui la retenaient sur la terre. Elle mourait de ne pouvoir mourir, elle languissait d'amour et l'amour accomplit en elle ce que ne pouvait le péché.

II. — *Triomphe de Marie*

I. Dans sa résurrection. — Il y a dans l'Eglise des vases sacrés qui ne peuvent être employés à des usages profanes : le calice, le ciboire, car ils sont en contact avec le corps de Jésus. Or le corps de Marie n'était-il pas un calice, un ciboire vivant ? N'avait-elle pas porté dans son sein Jésus, Dieu fait homme ? Le corps de Marie ne pouvait donc subir la décomposition du tombeau, châtiment réservé à la chair de péché. Après la mort de Marie, les Apôtres, dit une tradition, transportés miraculeusement à Ephèse, déposèrent son corps dans un sépulcre. S. Thomas, qui n'avait pu assister aux derniers instants de la Sainte Vierge, demanda à ce qu'on ouvrît le tombeau pour qu'il pût contempler encore une fois le visage de la Mère de Dieu. O merveille ! Le tombeau est vide et ne contient plus que les linceuls ! Jésus ne voulant pas tarder de glorifier sa Mère, l'avait ressuscitée.

II. Dans son assomption. — Non seulement Dieu a ressuscité sa Mère bien-aimée, mais il l'a élevée aux cieux. Méditons ce qu'un S. Anselme, un S. Bernard dit de ce grand mystère. Ils nous dépeignent des légions d'anges descendus du ciel, qui, après s'être inclinés devant Marie, l'emportent à travers l'espace jusqu'à l'entrée du paradis.

Les prophètes et les patriarches l'accueillent avec transport. Moïse acclame l'étoile de Jacob qu'il a prédite, Isaïe la Vierge-Mère qu'il a annoncée, Ezéchiel la porte de l'Orient, David la Reine qui se tient à la droite du Roi. Joseph salue avec respect et amour sa sainte épouse ; Adam et Eve se prosternent devant celle qui a réparé leur péché. Joachim et Anne contemplent avec amour leur enfant

bien-aimée, S. Jean-Baptiste s'incline devant elle, les SS. Innocents l'acclament, tous les élus s'écrient: Hosanna à la fille de David ; bénie soit celle qui vient au nom du Seigneur !

III. DANS SON COURONNEMENT. — L'Assomption n'est pas la fin de la gloire de Marie.

Jésus conduit sa Mère jusqu'au trône qui lui est préparé, au milieu des acclamations des anges et des Saints. Dieu le Père lui pose sur la tête la couronne de douze étoiles, lui met le sceptre à la main pour apprendre à tous que Marie est la Reine du ciel et de la terre.

Qui s'abaisse sera élevé. Voilà donc celle qui, le jour de l'Annonciation, s'est dite la servante du Seigneur, qui, le jour de la Purification, passe pour une femme ordinaire, qui toute sa vie est regardée comme une humble ouvrière mariée à un obscur charpentier.

O Marie, Reine des cieux, allez-vous oublier vos enfants de la terre ? Fille du Père, Mère du Fils, Epouse du St-Esprit, penserez-vous encore à nous, pauvres pécheurs ?

Si vous êtes *Virgo potens,* parce que vous êtes Reine, vous êtes *Virgo clemens,* parce que vous êtes mère. Et voici qui le prouve :

Un jour Notre-Seigneur, parlant à sa servante Marie Lataste, lui dit : « Ma fille, je suis entre Dieu et les hommes. Nul ne peut rien obtenir de mon Père, s'il ne l'obtient par moi. Or j'ai placé ma Mère entre les hommes et moi et je n'accorde rien aux hommes que par ma Mère et à cause de ma Mère... Vois-tu, on demande une grâce, mon Père consent, moi je l'accorde et ma Mère la donne. Oui, ma fille, tout vient de moi, mais tout passe par ma Mère bien-aimée. »

POUR LA FÊTE DE S. BERNARD [1]

(20 août)

I

SES VERTUS INTÉRIEURES

Mes frères,

Ce matin, très brièvement, je voudrais vous parler plutôt de la vie intérieure de l'illustre Abbé de Clairvaux. Ce fut, d'ailleurs, le grand moteur de sa vie extérieure et publique. S'il eut, en effet, sur ses contemporains cette influence extraordinaire dont nous parlerons cet après-midi, c'est parce que saint, parce que imitateur de son Maître, Jésus-Christ Notre-Seigneur.

C'était quelques jours avant sa mort, qui arriva le samedi 20 août 1153. Ses religieux, inconsolables à la pensée qu'ils allaient devenir orphelins, entouraient sa couche en pleurant. Et lui, pleurant avec eux et levant vers le ciel ses yeux pleins de douceur, *columbinos oculos,* les assurait qu'il était partagé entre deux sentiments et ne savait auquel il devait obéir. D'une part en effet, l'amour de ses enfants lui faisait désirer de rester auprès d'eux ; d'autre part, comme S. Paul dont il avait l'âme enflammée, l'amour du Christ le pressait de partir. Il laissait donc à la bonté divine le soin de décider. Et pour adoucir l'amertume d'une telle réponse, il attendrissait sa voix et répandait son cœur en touchantes exhortations. Il suppliait ses fils de ne jamais oublier les conseils de perfection qu'il leur avait donnés durant le cours de sa carrière abbatiale. Aux plus parfaits, à ceux qui avaient vécu dans son intimité et qui partageaient avec lui le fardeau de l'administration, il confia plus particulièrement ses secrets désirs et ses dernières volontés. « Je n'ai guère de bons exemples de religion à vous léguer, leur dit-il, mais il y a trois points que je propose à votre imitation et que je me rappelle avoir observés selon mon pouvoir. Je me suis toujours moins fié à mon sentiment qu'à celui des autres. Quand on m'a blessé, je n'ai jamais cherché à tirer vengeance de celui qui me blessait. J'ai évité, autant que j'ai pu, de scandaliser personne ; et si le scandale est arrivé, je me suis appliqué à l'apaiser. » Bref, *humilité, patience, charité,* tel fut en trois mots le testament spirituel du saint Abbé.

Eh bien ! ce testament, vous le connaissez sans doute, vous, les habitués de Clairvaux ; laissez-moi néanmoins vous inviter à le méditer une fois de plus, et essayons, surtout dans ce siècle d'orgueil, d'agitation et d'égoïsme, d'en vivre et d'en faire vivre les autres.

I. — *Humilité*

L'humilité, c'est la vérité, c'est la connaissance exacte de soi-même, c'est la conscience de son néant, la conviction que les quelques qualités qui sont nôtres, nous viennent de Dieu, Auteur de tout don. Les païens eux-mêmes ont essayé de l'obtenir par le « Connais-toi toi-même. » Seuls, les chrétiens, les saints ont pu la réaliser à la suite de leur Maître, *humilis corde,* et de la Vierge Marie qui se disait la servante du Seigneur et que le Seigneur distingua pour son humilité : *Respexit humilitatem ancillæ suæ.* L'humilité est la base de toute vertu, c'est la pierre de touche de la vraie sainteté. Dans son beau traité *De la Considération,* S. Bernard la recommande à son ancien disciple devenu le pape Eugène III : « De tous les héritages, lui dit-il, le plus précieux, c'est la vertu. Ayez la prudence, la justice, la tempérance ; ayez surtout l'humilité : c'est la plus belle parure d'un Souverain Pontife, le *Servus servorum Dei.* »

Bernard est par excellence l'homme de l'humilité. Ce moine que l'opinion de ses contemporains plaçait au-dessus de l'épiscopat, au-dessus même du Pontife suprême, ne parlait jamais de soi qu'avec une extrême modestie et ne souffrait pas que d'autres en parlassent autrement. « Excellent ami, que faites-vous ? » écrivait-il à Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, qui se faisait l'écho de la renommée et lui prodiguait les marques de sa vénération, « vous donnez des louanges à un pécheur, vous béatifiez un misérable ! » C'est là le ton qui règne dans ses

[1] Ces deux sermons furent donnés à Clairvaux le dimanche 24 août 1924, le premier le matin, à la chapelle de l'Etablissement, le second l'après-midi, sur la colline.

lettres. Mais pour nous édifier davantage encore par ses exemples, cueillons dans sa vie quelques traits d'humilité.

C'était lors de son second voyage en Italie, en plein schisme d'Anaclet II, en 1135, et le schisme dura de 1130 à 1138. Après le concile de Pise, Bernard avait été délégué à Milan par le pape Innocent II. Et voici qu'un jour, un cri sortit des entrailles du peuple : « Bernard archevêque ! » En quelques heures cette exclamation devient un mot d'ordre et de ralliement. Clergé et fidèles se réunissent des divers points de la cité et forment une longue procession qui se rend à l'église St-Laurent, sous les fenêtres du saint Abbé, en chantant des hymnes et des litanies. Bernard ne fut pas médiocrement surpris de ces acclamations spontanées. « L'anneau et la mitre, nous dit son biographe, n'avaient pas plus d'attrait pour lui que la bêche et le rateau. » Déjà les habitants de Châlons lui avaient offert la dignité épiscopale et, soit par humilité, soit sentiment d'une mission différente, il avait repoussé leurs propositions. Les Milanais éprouvèrent la même déception, comme plus tard en 1138 les fidèles de Langres, et deux ans plus tard ceux de Reims. « Demain, dit-il, pour ne pas froisser le peuple par un refus direct, — admirez, m. f., sa délicatesse et son esprit de foi, — demain je monterai mon palefroi ; s'il me conduit hors de vos murs, c'est que Dieu n'approuve pas votre demande. » Le lendemain, le saint Abbé se confie à son cheval et celui-ci, comme s'il eût compris le dessein de son maître, sortit de la ville par la route de Pavie.

Cette humilité allait jusqu'à l'amour des opprobres, dernier terme de cette vertu, *humilis usque ad mortem crucis*. Après l'échec de la deuxième croisade dont il avait été à Vézelay le prédicateur enflammé, il assume généreusement toute la responsabilité de cette croisade : « S'il faut absolument que je choisisse, dit-il, j'aime mieux que les murmures des hommes se tournent contre moi que contre Dieu. Tant mieux si le Seigneur daigne se servir de moi comme bouclier ! Je reçois volontiers les coups de langue de la médisance et les traits empoisonnés du blasphème, afin qu'ils n'arrivent pas jusqu'à lui. Je consens à être déshonoré, pourvu qu'on ne touche pas à la gloire de Dieu. Ce m'est un honneur d'entrer ainsi en union avec Jésus-Christ qui disait : Les opprobres de ceux qui vous outrageaient sont tombés sur moi. *Opprobria exprobrantium tibi ceciderunt super me.* »

Et jusqu'au dernier moment, son humilité ne s'est pas démentie. Dans sa maladie de 1153 qui devait l'entraîner dans la tombe, il reçut une lettre du roi de France, Louis VII. On a même raconté que celui-ci s'était transporté lui-même à Clairvaux. En tout cas, Robert, frère du roi, fit une visite à l'illustre malade. « Qui suis-je, s'écria-t-il, pour que la Majesté royale s'occupe de ma mort ou de ma vie ? » Quel exemple, m. f., pour nous qui sommes travaillés par l'orgueil, l'amour-propre, la susceptibilité ! Profitons-en, et Dieu nous donnera sa grâce, ***humilibus dat gratiam.***

II. — *Patience et charité*

Et maintenant, que dire de la patience et de la bonté que S. Bernard recommandait à ses religieux, en même temps que l'humilité ?

La patience est un fruit de la bonté et de la charité. S. Bernard fut patient parce que son cœur ne respirait que la bonté. La bonté chez lui domine tous les autres sentiments. Cet homme si dur à lui-même ne peut contempler une douleur, une faiblesse, une infirmité, physique ou morale, sans être saisi d'une immense compassion. Rien de ce qui est humain ne lui demeure étranger. Aux vivants, il donne des conseils, des consolations, des soins et des remèdes ; aux morts, des prières et des larmes. On a remarqué qu'il n'avait jamais pu assister aux obsèques même d'un étranger sans pleurer. Son humanité, nous dit son biographe, s'étendait jusqu'aux animaux sans raison. A la vue d'un lièvre poursuivi par des chiens ou d'un pauvre oiselet menacé par un oiseau de proie, son cœur se serrait ; il ne pouvait se tenir de tracer en l'air un signe de croix, afin de sauver les innocentes petites bêtes, et toujours sa bénédiction leur portait bonheur.

C'est surtout au sein de sa famille religieuse que la générosité de son caractère éclate. S'il a la fermeté d'un maître et d'un père, *fortiter,* il a en même temps toutes les délicatesses d'une mère, *suaviter*. Ce n'est jamais qu'à regret, et pour remplir un devoir de sa charge, qu'il reprend les coupables, et son blâme est toujours discret et opportun. Si on lui résiste, il cède et attend patiemment que le récalcitrant soit disposé à entendre la vérité. La colère est trop mauvaise conseillère pour qu'il en ait suivi jamais les inspirations. Malgré la violence de son tempérament, il inclinait toujours pour la douceur et la miséricorde. Vous vous souvenez du beau mot qui lui échappa dans une de ses lettres : « Si la miséricorde était un péché, je crois que je ne pourrais pas m'empêcher de le commettre. » (Epître 70). C'est lui tout entier. Voilà S. Bernard!

Et comme il aimait les siens, ses frères par le sang ! Et pourtant, ce qui frappe le plus dans ses effusions, c'est le caractère surnaturel de sa tendresse. Jamais — et c'est ici que le saint se révèle — jamais il ne lâcha la bride aux sentiments même les plus légitimes, de peur qu'il ne s'y mêlât quelque chose de trop humain. Son secrétaire nous cite un exemple de cette réserve courageuse, presque héroïque. Quand son frère Gérard qu'il aimait tant vint à mourir, à son retour d'Italie, Bernard contint si bien son émotion qu'il put présider aux funérailles sans verser une larme. C'était le triomphe de la foi sur le sentiment. Mais le cœur eut bientôt sa revanche. Le lendemain, sa douleur fut plus forte que sa volonté et elle fit explosion dans cette éloquente oraison funèbre qui commence par un sanglot étouffé et finit dans un flot de larmes. C'est une page splendide. C'est, en même temps, le monument le plus complet et le témoignage le plus irrécusable de la sensibilité de S. Bernard.

En dehors de son cloître, en dehors de ce groupe

d'amis qui forme une élite, sa bonté se déclare d'une façon moins sensible sans doute, mais non moins généreuse, sans distinction de races ni même de religion. Il a, lui aussi, la « religion de l'humanité ». Son cœur, parce que chrétien, évangélique, ne connaît pas de frontières, si ce n'est celles qu'établit l'impiété militante. Les hérétiques, les Juifs, les mahométans eux-mêmes trouvent grâce à ses yeux, pourvu qu'ils ne s'attaquent pas à l'Eglise, l'épouse du Christ qu'il adore et qu'il aime passionnément. La seule arme dont il veuille vraiment les percer, comme l'apôtre S. Paul, est le glaive de la parole de Dieu. A ceux d'entre ses frères qu'un zèle intempérant aveugle et qui ne rêvent que massacres, il rappelle que la loi évangélique est une loi de douceur, de paix et de miséricorde. « Réduisez les hérétiques par des arguments et non par des armes », répondait-il au prévôt de Steinfeld. Il fait sienne l'admirable maxime de S. Augustin : « *Interficite errores, diligite homines*. Tuez les erreurs, aimez les hommes. »

Bernard avait la passion de la vérité ; aussi fut-il le plus grand apôtre de son siècle. Gagner des âmes à Dieu fut l'unique loi de sa vie. Cet homme si ardent à la bataille et dont les coups portaient si loin, était doux et bon à tous ceux qui l'approchaient. Ses adversaires ont souvent éprouvé les effets de cette infinie douceur qui rendait irrésistible la séduction de sa personne. Il est visible que ses violences étaient toutes à fleur d'âme, toutes dans le geste, dans la voix, dans l'action, dans l'accent, dans le mot ; elles n'étaient pas au fond du cœur. Ses colères étaient colères de colombe, sans fiel. Ceux qu'il a combattus l'ont senti, et il n'en est guère parmi eux qui lui aient tenu rigueur. Il convertit Pierre de Pise, partisan de l'antipape Anaclet II ; il désarme le fameux Abélard, nous en parlerons ce soir ; Bérenger de Poitiers finit par lui faire une amende honorable. La plupart de ceux qu'il accablait de ses coups, se relevaient pour l'embrasser : tels Suger, abbé de St-Denis, ministre de Louis le Gros ; Simon, évêque de Noyon ; Henri, archevêque de Sens ; le comte de Poitiers, l'empereur Lothaire et jusqu'au roi de France Louis le Jeune, qu'il avait si rudement traité.

Qui oserait dire que ce n'est pas le triomphe du zèle apostolique et de la bonté conquérante qui faisait de lui, en réprimandant les grands et les puissants, un bienfaiteur du peuple et de l'humanité ?

* *

Où S. Bernard puisait-il ces vertus ? Dans l'Eucharistie et dans la dévotion à Notre-Dame. Même dans ses maladies, tant qu'il pouvait se lever et se tenir debout, il célébrait la sainte messe. Dès sa plus tendre enfance, sa dévotion à Marie fut très remarquée. On vénérait dans l'église Saint-Vorles, près de Châtillon-sur-Seine, une image de la Mère de Dieu, placée dans un petit oratoire désigné sous le nom de « Sainte-Marie du Château. » Selon la tradition, c'est dans cet oratoire et devant cette statue que le fils d'Aleth aimait à venir prier. C'est là qu'il commença à puiser cet amour chevaleresque de Marie qui devait l'inspirer si heureusement et lui valut le titre de « *Citharista Mariæ* ». L'Abbé de Clairvaux fut, en effet, un véritable chevalier de Marie. Il aimait à lui donner ce beau nom de Notre-Dame qui, après lui, fut prononcé par tant de lèvres et gravé sur tant de basiliques. Elle était la Patronne de son église, Notre-Dame de Clairvaux. Les Cisterciens placèrent toutes leurs églises sous son vocable. Lui apparaissant un jour, Marie lui dit : « Celui qui te touche me touche à la prunelle de l'œil. » Il ne faut donc pas s'étonner qu'au siècle suivant, le poète de la *Divine Comédie*, cherchant dans le ciel un Docteur qui le conduisît au pied du trône de Marie, n'ait pas trouvé d'introducteur plus autorisé que l'Abbé de Clairvaux.

M. f., que S. Bernard soit notre guide à tous ; imitons-le ; qu'il nous conduise à l'Eucharistie et à Notre-Dame, *ad Jesum per Mariam*. Ainsi soit-il.

II

SON ACTION EXTÉRIEURE

Monseigneur [1],

Mes bien chers frères,

C'est sur l'invitation d'une famille très chrétienne et très attachée au culte de S. Bernard, que j'ai l'honneur et la joie de chanter en votre présence, Monseigneur, les louanges de notre illustre compatriote, S. Bernard, Abbé de Clairvaux. Originaire du diocèse de Langres, je suis heureux d'évoquer devant Votre Grandeur la figure de ce glorieux moine dont ce diocèse est si fier. En effet, Fontaines-les-Dijon où naquit S. Bernard et Clairvaux où il vécut et mourut, relevaient l'un et l'autre, au XIIe siècle, du diocèse de Langres. Voilà pourquoi, entre toutes les Eglises de France, l'Eglise de Langres s'empressa-t-elle, dès l'an 1153, date de la mort du saint, de rendre un culte spécial à son illustre enfant, qui devait être canonisé par le pape Alexandre III, le 18 janvier 1174.

Ses religieux étaient nombreux dans ce grand diocèse. Environ quinze ans après la fondation de Clairvaux, Bernard écrivait : « Le monde est rempli de moines. » Et le monde ne s'en plaignait pas et on ne les chassait pas. C'étaient les « ouvriers » et non les « damnés » de la terre. Le seul diocèse de Langres comptait 14 monastères très florissants, et le nombre allait s'en accroître encore par les soins de l'infatigable Abbé. Langres pouvait dès lors se glorifier d'être l'un des sièges épiscopaux les plus illustres de France par le nombre et la qualité de ses abbayes ; Bar-sur-Aube, Bar-sur-Seine, Châtillon, Montbard, Dijon, appartenaient au diocèse de Langres.

Aujourd'hui, Clairvaux est rattaché au diocèse de Troyes. S. Bernard est donc vôtre, Monseigneur, et c'est vous qui, soit dans le trésor de votre cathédrale, soit dans cette magnifique châsse de Ville-

[1] **Mgr Monnier, évêque de Troyes.**

sous-la-Ferté, bénite le 6 janvier 1875 par un de vos prédécesseurs, Mgr Ravinet, avez désormais la garde des reliques précieuses de S. Bernard et de son noble ami S. Malachie, l'archevêque d'Armagh en Irlande.

Et c'est ainsi que les diocèses de Troyes et de Langres, travaillés par S. Bernard et ses moines, possédant tous deux de nombreux monastères, ont compté longtemps parmi les meilleurs et sont restés très unis. Hélas ! si maintenant, conséquence du laïcisme, l'indifférence règne dans beaucoup de nos campagnes et si le travailleur des champs ne s'élève plus assez, comme l'alouette, au-dessus de ses sillons pour regarder le ciel, cependant il y a encore des réveils de la foi, des sursauts d'enthousiasme, et chez vous, Monseigneur, comme chez nous, dans notre Haute-Marne, grâce à votre sagesse et à votre bonté conquérantes, les droits de Dieu et les saintes libertés sont vaillamment défendus.

I. — *Au service de l'Eglise*

M. f., S. Bernard a été l'âme de son siècle. Son génie et sa sainteté, source de ses œuvres éclatantes, font de lui le plus grand de ses contemporains. Sa vie se place au centre de cette période intermédiaire et troublée qui sépare deux pontificats célèbres, celui de S. Grégoire VII et celui d'Innocent III. Durant toute la première moitié du XIIe siècle il exerça une influence considérable.

C'est qu'aussi bien son cœur était dévoré par l'amour de son Maître, N.-S. Jésus-Christ. Sans vouloir, certes, se comparer à S. Paul, — son humilité sincère le lui défendait, — il parlait cependant et agissait comme lui : « Les affaires de Dieu sont les miennes, écrivait-il, et rien de ce qui regarde Dieu ne m'est étranger. » (Epître 20). C'est la raison d'être de sa vie. Ses vertus, dont nous parlions ce matin, n'avaient pas d'autre but : sa sollicitude pour toute l'Eglise de Jésus-Christ, celle d'Orient comme celle d'Occident. Il la conduit, la soutient, lui, simple moine, et lui donne un des papes les plus éminents qui aient existé, Eugène III.

Mais son cœur ardent s'est attaché aussi à son pays, à la France qui appartient au Christ et qui est la fille aînée de l'Eglise, à la patrie terrestre qui pour lui est l'image de la patrie du ciel. C'est un grand citoyen, *civis,* en même temps qu'un grand saint, ou plutôt *civis* tout court, car qui aime vraiment Dieu ne peut faire autrement que d'aimer aussi sa patrie. Dès lors, sa plus grande sollicitude après l'Eglise, c'est pour la France, dont il dirige et reprend les ministres, dont il contribue, comme plus tard Jeanne d'Arc, à fonder l'unité nationale. Oui, saluons du haut de cette colline ce grand saint qui fut aussi un grand homme. Il est l'un de nos bienfaiteurs les plus signalés, l'une de nos meilleures gloires nationales, les plus pures, les plus complètes, car, nous le verrons, il a élevé l'âme de la France. Il a donc droit à la reconnaissance non seulement de ses proches compatriotes, dont nous sommes avec fierté, mais encore de tous les Français qui connaissent l'histoire intégrale de leur pays.

Je ne vous parlerai pas de l'enfance de S. Bernard ; elle vous est connue. De son père Tescelin, seigneur de Fontaines, il reçoit en héritage la bravoure, la loyauté, — loyal à son Dieu et à sa conscience, — l'amour de la justice. Sa mère, la Bienh. Aleth de Montbard, verse dans son âme la douceur, la délicatesse et la piété. Dans l'éducation de ses sept enfants, elle s'inspire avant tout de l'esprit de foi. Son cœur et le crucifix, voilà les deux foyers dont les rayons, tout de lumière et de vertu, vont converger sur la tête de ses enfants, de Bernard en particulier. Après de fortes études à Châtillon, sa vocation se précise : ensevelir sa vie dans le monastère de Cîteaux. Il entraîne son oncle maternel, Gaudry, seigneur de Touillon, ses frères Barthélemy et André, puis Guy et Gérard, enfin Nivard et sa sœur Hombeline elle-même, qui deviendra l'épouse du Christ au cloître de Jully-les-Nonnains, et son vieux père qui rendra le dernier soupir à Clairvaux.

Un soir du Carême de 1113, après deux ans de noviciat à Châtillon, Bernard et ses compagnons se présentent aux portes de Cîteaux, où les vocations se faisaient rares. L'abbé, Etienne Harding, étend sur cette vaillante phalange un long regard de tendresse et d'admiration. Ce sont de rudes lutteurs que la Providence lui envoie. Entre tous, Etienne distingue Bernard. Ce jeune homme de 22 ans, devenu le chef de ses 32 compagnons, les domine par le prestige incomparable de la vertu. Deux ans se passent encore, deux ans de travail, de générosité, d'obéissance, d'austérités extraordinaires et de ferveur. Cîteaux ne peut plus contenir les pieuses recrues qui lui arrivent de toutes parts. Il faut essaimer.

Vers le milieu de l'année 1115, une émigration est concertée entre l'Abbé de Cîteaux et le comte Hugues de Champagne et résolue pour une contrée sauvage entre Langres et Troyes. Bernard est choisi. Il part avec douze religieux, dont ses frères et quelques-uns de ses premiers compagnons. La pieuse caravane s'achemine vers Dijon, Châtillon, St-Vorles où elle vient s'agenouiller devant la statue miraculeuse de Marie, Notre-Dame du Château ; puis elle atteint la rive gauche de l'Aube.

A peu près à égale distance de Langres, de Troyes et de Châtillon, au milieu d'arbres séculaires, s'ouvre une vallée assez large qu'arrose le cours sinueux de l'Aube. De hautes collines, couronnées de rochers abrupts, l'avoisinent et la séparent du monde par une clôture impénétrable. A gauche, un pli de terrain forme l'entrée d'une forêt épaisse. Véritable désert, hanté seulement par les bêtes fauves ou quelques audacieux brigands ; lieu horrible, appelé vulgairement la « Vallée d'absinthe », moins, dit le biographe du Saint [1], « à cause des plantes amères qui y croissent en abondance, qu'à cause des douleurs et des cris des pauvres malheureux, surpris par la cruauté des malfaiteurs. »

[1] Guillaume de Saint-Thierry.

C'est là que s'arrête la colonie cistercienne. L'aspect sévère de ces rochers, le silence de la forêt, ce spectacle d'une nature âpre et sauvage sourit au génie austère de Bernard. Le jeune Abbé peut y fixer sa tente. La Vallée d'absinthe perdra son nom lugubre; elle prendra celui de « Claire Vallée, Clairvaux ». Et pour justifier son glorieux baptême, bientôt le travail des moines appellera la fécondité agricole et vinicole sur ces coteaux déboisés. Les vertus évangéliques embaumeront ces solitudes, naguère inaccessibles ; aux rugissements des bêtes fauves succédera la mâle harmonie des chants religieux ; bientôt, la transformation sera complète ; peu à peu la question sociale se résoudra en faisant du serf, écrasé par la barbarie du seigneur cupide, un homme libre, d'où cet adage : « Il fait bon vivre sous la crosse. » En un mot, ce sera la vie dans toute sa splendeur, dans toute sa fécondité. Les vertus héroïques, surtout les miracles de Bernard jetteront sur ce désert transformé un tel rayon de gloire que les foules étonnées y accourront nombreuses pour contempler celui que l'admiration universelle salue comme le plus grand génie et le plus grand saint du XIIe siècle.

Voilà, m. f., ce qu'était Clairvaux avant et après l'arrivée de S. Bernard. Là où est l'Eglise doit être non pas l'esclavage ni la prison, mais l'ordre, la joie, la paix, la liberté et la vie.

Mais l'Abbé de Clairvaux, vous disais-je, fut pardessus tout un « apôtre ». Du fond de son monastère, son regard parcourt toutes les contrées où règne l'Eglise de Jésus-Christ. Lorsque le devoir l'appelle, il part. Il fut, certes, un grand voyageur comme S. Paul ; mais comme lui, il a hâte de revenir auprès de ses chers religieux ! Il parcourt la France dans toute son étendue ; il ira en Allemagne, trois fois en Italie. Il étendra, par lettres, sa prédication à l'Angleterre, à l'Espagne, à la Bohême, à la Bavière, à la Moravie, à la Pologne et au Danemarck. Son zèle est débordant comme son cœur. Dès le début de son ministère évangélique, il disait cette parole que je vous citais il y a un instant : « Les affaires de Dieu sont les miennes ; rien de ce qui le regarde ne m'est étranger. » Telle est la devise du véritable apôtre ; l'Abbé de Clairvaux y fut fidèle jusqu'à son dernier jour.

De son temps, trois graves périls menacent l'Eglise : le *schisme*, l'*hérésie* et l'*islamisme*. A lui seul, il fait tête à ces diverses menaces ; son zèle suffit à tout.

1° L'*Islamisme*. Il ne tint pas à lui que la Palestine, sur le point de devenir la proie de l'Islam, demeurât une colonie française au service de l'Eglise. Deux cent mille hommes, dont 140.000 en état de porter les armes, se lèvent à sa voix et franchissent les mers pour arrêter le progrès des musulmans et renforcer la garde établie par Godefroi de Bouillon autour du tombeau du Christ. Pourquoi faut-il que les capitaines n'aient pas été à la hauteur de leur tâche et n'aient pas rempli leur devoir, comme l'apôtre avait fait le sien ? La 2e Croisade devait être un succès. Elle avait commencé avec Bernard, par le miracle et par l'action. La faiblesse humaine et des désordres regrettables la conduisirent à l'échec.

2° Le *Schisme*. Dans sa lutte corps à corps contre le schisme d'Anaclet II, Bernard fut plus heureux. L'effort, du 14 février 1130 au 25 janvier 1138, avait été long et douloureux. Mais en quittant Rome après huit années de labeur, le saint Abbé pouvait s'écrier : « J'emporte avec moi ma récompense, la victoire du Christ et la paix de l'Eglise. »

3° L'*Hérésie*. Plus tard, lorsque le célèbre Abélard, Arnaud de Brescia son disciple et Gilbert de la Porrée troublèrent, par leur enseignement téméraire, cette paix si chèrement acquise, Bernard se jeta de nouveau dans la mêlée avec toute l'impétuosité de son zèle. Huit cents ans plus tard, le jeune comte de Montalembert devait s'écrier en pleine Chambre des Pairs : « On attaque ma mère, j'accours ! » S. Bernard avait fait de même. Dès la première heure, il entrevit le péril qu'il allait courir en se mesurant avec un adversaire tel qu'Abélard. Mais rien n'était capable d'arrêter l'élan que lui communiquait sa foi. D'ailleurs l'Eglise, par l'organe de l'archevêque de Sens, l'appelait au Concile, il obéit. Au risque d'être écrasé et foulé aux pieds par l'habile dialecticien qu'était Abélard, il se posa en champion de l'Eglise menacée dans sa doctrine. Ah ! quelle belle joute théologique ! quel tournoi merveilleux entre ces deux génies, magnifiques athlètes de la pensée ! On se passionnait autrefois pour ces tournois théologiques comme on se passionne, aujourd'hui, pour le Tour de France ou des matches de toutes sortes...

Ce conflit révéla toute la souplesse de l'intelligence de S. Bernard. En un instant, l'erreur fut démasquée, confondue, et la vérité mise en pleine lumière. Abélard fut condamné ; il eut le courage de s'incliner et de se soumettre. Pierre le Vénérable, Abbé de Cluny, lui ménagea une entrevue avec l'Abbé de Clairvaux. L'entrevue fut ce qu'elle devait être entre deux hommes de Dieu, franche et pleine de cordialité. Les deux adversaires, après une lutte trop vive de part et d'autre, étaient heureux de se rapprocher, de se réconcilier dans le Christ.

La soumission d'Abélard fut sincère. Lorsqu'il sentit approcher sa dernière heure, il fit, dans les dispositions les plus saintes, d'abord sa profession de foi catholique, puis l'aveu de ses fautes ; il reçut le saint viatique, recommanda à Dieu son âme et son corps pour l'éternité et s'endormit doucement dans le Seigneur, le 21 avril 1148, à l'âge de 63 ans. Son corps fut d'abord inhumé au prieuré de St-Marcel, près de Chalon-sur-Saône, puis transporté secrètement au Paraclet, près de Troyes, où Héloïse lui rendit les derniers honneurs en attendant qu'elle le rejoignît dans la tombe, après avoir fait, elle aussi, une sainte mort. Nul n'ignore que, depuis la Révolution Française, leurs restes réunis reposent à Paris, dans le cimetière du Père-Lachaise.

Voilà comment ces grands chrétiens du Moyen-

Age savaient racheter leurs faiblesses, réparer leurs fautes et mourir en paix avec Dieu !

II. — *Au service de la France*

S. Bernard, nous venons de le voir, a eu la sollicitude de toutes les Eglises. Aussi l'Eglise reconnaissante l'a-t-elle appelé le « dernier des Pères, » et Mabillon ajoute : « *Ultimus inter Patres*, soit, *sed primus certo non impar*, aussi grand que les plus grands d'entre eux, » et, dit-il, « si nous avions à choisir entre le sentiment d'un ange descendu du ciel et celui du saint Abbé, c'est encore celui-ci que nous devrions préférer entendre [1]. »

Mais s'il a bien servi l'Eglise, il a également bien servi sa Patrie, en élevant l'âme de la France.

1. Il l'a élevée par son *exemple* d'abord.

Voyez-le : c'est un fils de famille, beau, séduisant, avec des traits d'une douceur infinie, avec des yeux bleus, merveilleusement purs et limpides. Il est riche, spirituel, il peut donc prétendre à toutes les gloires, à tous les plaisirs, mais « *Quid hoc ad æternitatem ?* Qu'est-ce que cela pour l'éternité ? » Il n'hésite pas à quitter le château paternel pour aller à Cîteaux, revêtir le froc monacal, entraînant à sa suite 32 gentilshommes. Son exemple et son verbe prennent en effet comme dans un filet tous ceux qui l'entendent. Il a une puissance de séduction incomparable, si bien qu'il était, dit son biographe, la terreur des mères et des fiancées, les amis redoutaient de le voir aborder leurs amis.

Et que vont-ils demander au cloître, ces jeunes gens ? La miséricorde de Dieu. A quoi pensent-ils ? A leur salut, c'est-à-dire au vrai bonheur. Et s'il leur arrive quelques bouffées du siècle, aussitôt ils se rediront le mot de Bernard : « *Ad quid venisti ?* N'est-ce pas pour oublier le monde que tu es venu ici ? » Un jour, quand leur vocation est suffisamment affermie, ils s'en vont au nombre de 12, comme les Apôtres. Ils fondent ce monastère de Clairvaux, devenu, hélas ! une maison de détention. Bientôt ils sont 700; ils prient, ils se mortifient, ils travaillent la terre, ils alimentent le pays. Ils font du pain, du vin ; ils élèvent des troupeaux, ils sont utiles. Les habitants des contrées environnantes sont dans l'admiration, car on leur dit que ces humbles moines sont les fils des premières familles de Bourgogne. Il leur semble alors que ce sont des anges plutôt que des hommes, et ils se sentent relevés. Le labeur quotidien leur est plus léger, leur foi s'accroît et leur bonheur d'autant. La Vallée d'absinthe devient la Claire vallée, la vallée de la lumière, de la joie, de la vie. Les papes Innocent II et Eugène III ne dédaignent point de les visiter, et rien n'est changé à l'ordinaire des religieux : la Cour romaine, les cardinaux partagent leur pauvre menu, le pain de son et les légumes, car « ce n'est pas une réjouissance de table, mais la fête des vertus, » dit encore le biographe.

Quel exemple pour les peuples du XIIe siècle ! quelle magnifique leçon sociale, puisque les fils des plus puissants barons et les princes de l'Eglise se montraient plus détachés du luxe, de l'or et des jouissances que les fils mêmes du peuple ! Voilà l'Evangile, m. f. ! C'est le retour à l'Evangile qui nous sauvera, et non pas les théories socialistes ou communistes qui prêchent sans cesse la lutte des classes, donc la guerre civile, et la jouissance bestiale sous toutes ses formes.

2. Mais S. Bernard ne se borne point à l'exemple. Il fait entendre sa *voix*, et c'est un glaive qui transperce les cœurs et transforme les volontés. Il flétrit les splendeurs de la richesse qui insultait à la pauvreté. Il n'hésite pas à reprendre Suger lui-même, Abbé de St-Denis et ministre du roi de France ; il lui reproche son train princier qui « révèle un gouverneur de provinces plutôt qu'un directeur d'âmes. » — « Je parlerai, écrit-il dans son *Apologie* dirigée surtout contre Cluny et les moines relâchés, dussé-je passer pour présomptueux, je dirai la vérité. Comment la lumière s'est-elle obscurcie ? comment le sel de la terre s'est-il affadi? quoi donc ! Est-ce une marque d'humilité de voyager en si grande pompe, avec une telle escorte ? » Et il parle, et il s'élève contre les abus de toute sorte, et il opère d'heureuses réformes. Suger ne se blessera pas et obéira.

Et c'est ainsi qu'en reprenant les chefs des nations, comme S. Ambroise avait repris Théodose, et Grégoire VII Henri IV d'Allemagne, on devient le bienfaiteur des peuples. Sans Bernard, Suger, cet homme d'Etat modèle, l'intégrité, la prévoyance même, le type du grand homme politique chrétien, le véritable restaurateur de la Patrie, n'eût été peut-être qu'un vulgaire ministre, occupé de sa propre gloire, de la splendeur de ses équipages et de son train de maison, et oublieux de la grandeur de son pays. Suger, c'est l'œuvre de Bernard, et l'Abbé de Clairvaux a bien mérité de la Patrie !

3. Enfin, comment ne pas signaler l'immense service qu'il rendit à la France en lui faisant *connaître et aimer la Sainte Vierge*, et dès lors en attirant sur notre pays des grâces signalées, des bienfaits sans nombre ? Sans doute, dès les premiers jours du christianisme, Marie, Reine des apôtres, fut aimée et vénérée des fidèles. Jusqu'à S. Bernard cependant, elle n'était point sur ce piédestal d'amour et d'honneur où nous aimons à la prier, à la contempler. Le premier, l'Abbé de Clairvaux a exposé la doctrine catholique complète sur la puissance et la bonté de Marie, mère de Dieu et mère des hommes. Toutes les églises de Cîteaux sont placées sous le vocable de la Sainte Vierge, et désormais la plupart de nos cathédrales, jusqu'à Notre-Dame de Paris, rediront dans la suite des âges la gloire de S. Bernard qui a fait de la France le royaume de Marie.

* *

Et maintenant, m. f., il est temps de conclure.

S. Bernard, que nous avons essayé de glorifier, a été vraiment grand parce que, comme S. Paul, il a aimé Jésus crucifié. « J'aime parce que j'aime, disait-il dans son beau commentaire du Cantique

[1] Præfatio generalis, n° XXIII (Migne, t. 182, p. 26).

des cantiques, et j'aime pour aimer. » L'amour est à lui-même sa récompense. On ne reprochera pas à Bernard d'avoir agi par égoïsme ou intérêt. Il ne songe ni à la récompense ni au châtiment. On raconte qu'un jour, pendant qu'il adorait en extase le Crucifix, le Christ détachant de la croix ses mains percées, les lui passa autour du cou et, l'attirant à soi, le pressa longuement sur sa poitrine. Il se peut que cette anecdote ne soit qu'une pieuse légende ; mais elle exprime sûrement mieux qu'aucun autre symbole l'union mystique de Bernard avec l'Homme-Dieu. Plus tard on racontera le même miracle au sujet de S. François d'Assise, cet autre amant passionné du Christ.

Jusqu'à la fin, Bernard fut fidèle à son Maître et à Notre-Dame. Le 19 août 1153, veille de sa mort, il se recueille davantage. Il presse sur ses lèvres silencieuses l'image bénie du Sauveur et n'en détache plus ses regards. L'alarme est jetée dans le monastère. La cloche rassemble les moines pour réciter les prières des agonisants. La nuit se passe dans le silence et les saints désirs du ciel. Les dernières recommandations sont faites. Bernard est prêt. Son trépas s'opère doucement, ses lèvres se ferment pour toujours. C'était le samedi 20 août, vers 9 h. du matin, dans l'Octave de l'Assomption. L'Abbé de Clairvaux avait 62 ans d'âge et 40 de profession religieuse.

Ainsi s'éteignit le plus grand des moines d'Occident. Il pouvait prendre place auprès des plus grands saints qui déjà avaient illustré l'Eglise.

Comme S. Ambroise, l'Abbé de Clairvaux a prêché la pénitence et la justice, non seulement aux peuples, aux petits, mais aux grands : papes, rois et empereurs. Il a arraché au monde les grands seigneurs et les princes mêmes pour peupler les déserts de saints pénitents.

Comme S. Jérôme, il a été l'oracle de l'univers et fut consulté de toutes parts par les docteurs, les rois, les évêques, les Souverains Pontifes.

Comme S. Grégoire le Grand, il a conduit presque toute l'Eglise durant sa vie, par ses admirables lettres qui manifestent son zèle, sa sagesse, sa science. A l'exemple de ce grand Pape qui a expliqué les devoirs des pasteurs dans son *Pastoral,* S. Bernard a parlé avec force des obligations des pasteurs et des Souverains Pontifes dans son traité de la *Considération.*

Comme S. Augustin enfin, instruit à l'école du Saint-Esprit, il a été la langue de l'Eglise dans ses combats contre les hérétiques ; il a été et il reste l'arsenal et le trésor vivant de toute science ecclésiastique.

Oui, en vérité, gloire à S. Bernard, notre illustre compatriote ! Avec lui, gardons toujours au cœur ces deux amours, l'amour du Christ et de son Eglise et l'amour de la Patrie. Descendons de cette colline sacrée meilleurs et plus trempés pour les luttes de demain. Travaillons à maintenir la France dans sa voie providentielle et à la sortir du laïcisme qui la rend païenne et athée, ou tout au moins indifférente. Prions pour qu'elle soit, en toute réalité, la grande Semeuse de Liberté, de Justice et de Fraternité. Mais pour cela, il faut qu'elle redevienne chrétienne, car sans christianisme, sans Dieu, pas de vraie liberté, pas de justice, pas de fraternité. C'est au contraire l'esclavage, l'injustice, le désordre, la haine tristement féconde et sauvage qui nous jette les uns contre les autres. Grand saint Bernard, intercédez pour nous, et faites que la France que vous avez tant aimée, reste le « Sergent du Christ » et le « Royaume de Marie ! » Ainsi soit-il.

LE « SALVE, REGINA »

VIII

Gementes et flentes in hac lacrymarum valle

LES PLEURS DE L'EXIL

Mes frères,

J'arrive aujourd'hui à ce que notre *Salve Regina* appelle les soupirs, les gémissements et les larmes de notre exil. Il nous sera utile de les méditer, puisque, comme je vous l'ai dit, à défaut d'un amour ardent de la vraie patrie, ces tristesses de la terre nous aideront peut-être à pousser les deux cris de fidélité et d'attente anxieuse qui sont les véritables cris de l'exilé.

Il n'y a pas de sujet qui soit, en un certain sens, plus facile que celui-là. Nous sommes sûrs, en l'abordant, d'éveiller dans presque toutes les âmes qui nous écoutent, un écho douloureux... Mais il n'y en a pas non plus où il faille s'imposer plus de modération, si on ne veut pas pousser au sombre un tableau qui a tant d'ombres déjà.

J'essaierai, m. f., d'user de cette modération en vous parlant des tristesses de notre exil. Je ne vous nommerai que celles auxquelles Dieu nous a tous condamnés, et que l'homme, en général, n'évite pas : c'est, en premier lieu, le *travail ;* — en second lieu, la peine, l'épreuve sous toutes ses formes.

Arrêtons-nous un instant sur cette double division.

I. — *Le travail*

La première tristesse de notre exil, c'est la loi du travail qui pèse sur nous.

Ne vous étonnez pas, je vous en prie, de m'entendre appeler une tristesse cette loi du travail qu'en d'autres occasions on vous a montrée peut-être glorieuse et bienfaisante. Surtout, ne vous en scandalisez pas, comme si c'était une parole de mollesse et de lâcheté ! Puisque c'est par l'obligation du travail que Dieu a consommé sa sentence de condamnation, comment voulez-vous qu'au fond le travail ne soit pas une croix, une couronne d'épines qui met des gouttes de sang sur notre front et des pleurs dans nos yeux ?

C'est qu'en effet, nous n'étions pas faits pour le travail, je veux dire pour le travail pénible que nous connaissons aujourd'hui. Dieu ne nous avait pétris dans une argile si délicate que parce qu'il nous destinait seulement à la culture facile du paradis, cette

culture qu'on ne saurait peindre sans doute en termes trop doux, qui aurait consisté à cueillir des roses sans épines et à ramasser des fruits tombants. Dieu n'avait attaché l'acte de notre intelligence et lié à l'exercice de nos organes le sort de nos pensées que parce qu'il se réservait de venir lui-même enseigner toute vérité à sa créature de prédilection en conversant familièrement avec elle.

Aussi le jour où la terre fut maudite, comme dit la Bible, et où Dieu se fut éloigné de nous, l'homme se trouva en ce monde engagé dans une lutte insensée : on lui disait, à lui chétif, de dompter avec ses bras, au prix du brisement de ses membres, la terre qui n'était plus qu'une esclave rebelle ; on commandait à son cerveau rétif de défricher maintenant le champ inconnu de la vérité, qui ne donnait plus spontanément qu'erreur et illusions.

Voilà pour la première dureté du travail : l'effort d'un être disproportionné avec sa tâche, en tous cas usé par elle en même temps qu'il l'accomplit.

Ce n'est pas tout, m. f. Ce qu'il y a de plus douloureux dans le travail, ce n'est pas même cet effort dont je parle ; c'est l'angoisse avec laquelle on en attend les résultats.

Oui, savez-vous ce qui alourdit surtout le pas du laboureur dans les sillons, ce qui attriste son regard et courbe son front quand il confie au vent d'automne les semailles de l'avenir ? C'est la préoccupation où le jette la pensée des neiges de l'hiver ou des gelées tardives du printemps.

Savez-vous ce qui rend plus lourde parfois l'atmosphère des ateliers ? C'est la pensée du petit logement d'ouvrier où il faudra rentrer tout à l'heure, où il n'y aura pas encore de feu l'hiver prochain, peut-être pas assez de pain aujourd'hui.

Et savez-vous enfin pourquoi il passe des ombres sur le front des poètes ? pourquoi, après les ardeurs de la parole publique, les orateurs sont si lassés ? pourquoi les savants pâlissent sur leurs formules et finissent par douter de leur œuvre, en vieillissant ? C'est toujours la même chose, m. f. Ce ne sont pas leurs efforts qu'ils regrettent, c'est la pensée torturante que ces efforts sont stériles, ou peu s'en faut, qui achève de les briser. Malédiction du travail humain qui est dur, et qui rapporte si peu !

Eh bien ! m. f., cette malédiction, il faut que tous nous la subissions dans notre exil.

Oh ! il y en a, autour de nous, qui en boivent l'amertume jusqu'à la lie. C'est effrayant à penser, mais c'est une pensée salutaire qu'il ne faut pas fuir, de nos jours surtout. Oui, aujourd'hui même, sous ce clair soleil qui entre si joyeux, allumant tous les vitraux, il y a des vies de douleur, écrasées sous un travail incessant, parfois meurtrier, donnant juste assez pour se nourrir... Oh ! comme elles doivent appeler la mort, celles-là, quand elles ne vont pas, hélas ! la chercher ! Comme elle est bien pour elles la vallée de larmes, cette terre où elles ne rencontrent aucune joie !

Et à côté d'elles, c'est toute la masse des autres vies humaines, roulant sans trêve leurs flots monotones, si fatiguées le soir qu'elles s'endorment, heureuses de ne plus sentir pour quelques heures la chaîne qui les rive au travail maudit.

Toute la masse, ai-je dit. Est-ce donc vrai ? Ne connaissons-nous pas des exceptions à cette loi du travail ? Et vous, m. f., n'êtes-vous pas, précisément, pour quelques-uns du moins, l'exemple de cette exception ?

Exemptés du travail obligatoire ou spontané ? Alors, je vous plains. Non, non, la loi du travail pèse sur tous ! Et si vous parvenez à l'éviter dans son application matérielle, vous ne l'éviterez pas du moins dans ses pleurs et dans sa tristesse. Le travail dédaigné se vengera sur vous, et vous pleurerez quand même de l'avoir méconnu. A sa place, pour peser sur vos épaules, pour voiler votre regard, pour ternir vos journées, pour assombrir malgré tout vos heures oisives, il vous enverra l'ennui. L'ennui ! C'est la tristesse honteuse de ceux qui ne travaillent pas...

Larmes pour larmes, m. f., plutôt celles du travail, n'est-il pas vrai ? Plutôt les larmes qui rachètent que celles qui déshonorent ! Plutôt le joug que le boulet !

II. — *L'épreuve*

C'est à l'homme qu'a été adressée en particulier la condamnation au travail. De fait, c'est toujours lui qui en porte partout le poids le plus lourd. A la femme, si bien organisée pour souffrir, Dieu avait dit autre chose et imposé une autre tristesse. Je cite le texte des Livres saints : « Je multiplierai tes peines et les angoisses de ta maternité. Tu enfanteras dans la douleur les fils qui te seront donnés. » (Gen., III, 16). Avec celles du travail, notre exil devait donc connaître d'autres larmes, si bien les connaître qu'elles seraient, comme vous le voyez par mon texte, mêlées à nos meilleures joies.

Je ne sais pas, m. f., si cette malédiction ne s'est pas encore vérifiée plus pleinement que la première. Ou plutôt, si, je le sais, et je vais vous le dire.

Il y a en ce monde deux espèces d'âmes : les âmes qui s'étourdissent et les âmes qui souffrent... Le reste ne vaut pas la peine d'être nommé.

Les âmes qui s'étourdissent, ce sont les âmes qui veulent fuir la douleur à tout prix. Elles rient pour ne pas pleurer ; elles chantent, dans la crainte que les sanglots qui gonflent leurs poitrines ne finissent par éclater. Elles sont prises de cette espèce de folie particulière que l'on constate souvent dans les catastrophes subites : cette folie des mères qui rient aux éclats en promenant dans leurs bras l'enfant qui vient de mourir... Elles sont navrantes à regarder ;... au fond, soyez-en sûrs, elles sont navrées aussi. Il y a des heures de réveil lugubre après ces bruyantes ivresses. Et nous les avons entendues bien des fois qui nous disaient : « Si vous saviez comme c'est dur de jouer ainsi la comédie du bonheur ! Si vous saviez comme nous avons ensuite besoin de pleurer ! »

C'est ce que font les autres, celles que j'appelais les âmes qui souffrent. Celles-là pleurent sans le dire peut-être, sans le laisser même soupçonner ;

mais, seules avec elles-mêmes, elles ont des heures où elles s'abandonnent silencieusement aux flots de leurs amertumes. Car elle en a, la vie, des amertumes ! Amertumes pour l'âme, — vous ne vous étonnerez pas que je mette celles-là les premières de toutes, — amertumes pour l'âme qui n'arrive pas à être pure comme elle le voudrait, essaie de lutter contre les passions envahissantes, s'élève un instant, radieuse, et puis retombe dans ses misères, dans ses faiblesses, dans ses péchés, en répétant le cri désespéré de S. Paul : « Malheureuse âme que je suis ! Je fais le mal que je ne veux pas, et je ne fais pas le bien que je voudrais. » (Rom., VII, 19).

Amertumes pour le cœur. Ici, n'est-il pas vrai ? je pourrais parler sans fin, et j'aime mieux ne pas insister... Oh ! les affections qui s'éteignent, les délaissements qui s'affichent, les froideurs qui s'accentuent, les enfants qui meurent, les bonheurs qui s'écroulent, les parents qui s'en vont, les avenirs compromis, les espérances déçues, les promesses vaines qu'on ne se rappelle pas avoir faites, pour pouvoir plus impudemment les fouler aux pieds !

Amertumes dans notre corps et dans nos sens. Il faut les compter aussi, puisque ce ne sont pas seulement les malades qui en souffrent, mais qu'elles vont attrister aussi ceux qui essaient de les consoler.

En vérité, m. f., devant cette infinie variété de douleurs, la parole de l'Antienne revient nécessairement sur les lèvres : « Vers vous nous soupirons, gémissant et pleurant dans cette vallée de larmes. » Les peintures les plus désespérées n'exagèrent pas nos malheurs, elles les diminueraient plutôt.

J'entends cependant, au fond de vos cœurs, la réponse de quelques-uns. Entre les âmes qui s'étourdissent et les âmes qui souffrent, n'en trouvet-on pas quelques-unes au moins qui sont heureuses ?

Non, m. f., si ce sont des âmes, et si le bonheur c'est la paix. Car de même que je vous disais tout à l'heure qu'aux vies oisives déchargées de travail, Dieu impose du moins la tristesse de l'ennui ; de même je vous dis maintenant : Aux âmes qu'épargne la douleur violente, aux âmes que nous serions tentés d'appeler heureuses, pèse, comme une croix, ce que j'appellerai d'un mot : la vulgarité de la vie.

N'avoir que des joies médiocres, est-ce que c'est être heureux ? Ne faire qu'un bien médiocre, est-ce que c'est être grand ? N'avoir qu'une vie médiocre, est-ce que c'est vivre, à la vérité ?

Et voilà que ces âmes se retournent, elles aussi, sur leur couche trop étroite, et viennent vous dire qu'elles ne sont pas ce que l'on croirait. Ce ne sont pas des arbres foudroyés par l'orage ; ce sont des arbres insuffisamment nourris par leurs racines. Elles n'ont pas l'aspect tragique de ceux qui ont souffert ; elles ont les langueurs mornes de ceux qui meurent. Et dans leurs branches aussi, si vous écoutez passer le vent du soir, c'est une plainte qu'on entend au lieu d'un bruissement joyeux...

* *

Maintenant, m. f., parce que je ne voudrais pas que vous vous mépreniez sur ma pensée, résumons nos conclusions.

La terre est triste parce qu'elle est le lieu du travail et de la douleur. Ne nous révoltons pas contre cette condition qui nous est faite. Prenons vaillamment notre croix, songeant que le travail présent se couronnera dans l'éternel repos, que nos douleurs présentes iront se perdre, consolées, dans l'éternelle joie.

Et que ce soit cette pensée d'espérance qui fasse notre prière à la Vierge Marie plus ardente et plus douce. Ainsi soit-il.

LES LITANIES DE SAINT JOSEPH

XXV

Protecteur de la sainte Eglise, priez pour nous

LE PATRONAGE DE S. JOSEPH

Si l'on parcourt les annales de l'Eglise, on y voit que, dans ces derniers siècles surtout, et quand les dangers se montraient plus redoutables, les Papes ont confié la barque de Pierre à la vigilance et à la puissance de S. Joseph. C'est Pie IX cependant qui fit le grand geste ; et c'est Léon XIII qui exposa, peut-on dire, la doctrine théologique du « Patronage ».

I

1. Le 8 décembre 1870, Pie IX proclama donc S. Joseph « Patron de l'Eglise universelle ». Celle-ci passait, alors, par de terribles tribulations. Ses ennemis la persécutaient et la menaçaient encore. C'est ce jour-là que fut lancé le fameux décret qui marque une date, peut-être la plus grande, dans l'histoire de la dévotion à S. Joseph.

« Comme dans ces temps si tristes, y lisait-on, l'Eglise se trouve de toutes parts attaquée par ses ennemis et tellement accablée par les calamités les plus graves, que des hommes impies ont espéré voir enfin les portes de l'enfer prévaloir contre elle, les vénérables prélats de tout l'univers catholique présentèrent leurs prières et celles des fidèles confiés à leurs soins au Souverain Pontife, afin qu'il daignât donner S. Joseph pour Patron à l'Eglise catholique. Ensuite ces vœux s'étant renouvelés avec plus d'instance encore au saint concile œcuménique du Vatican, Notre Saint-Père le Pape Pie IX, pressé par les derniers et déplorables événements, de se mettre, ainsi que tous les fidèles, sous le puissant Patronage de S. Joseph, et voulant donner ainsi satisfaction aux vœux des évêques, a solennellement déclaré S. Joseph Patron de l'Eglise catholique. »

Ce geste attendu, désiré, demandé par les fidèles, et enfin accompli par le Père commun, était, en même temps, une prière. C'était le cri des Apôtres sur le lac : « Sauvez-nous : nous périssons ! »

Nous ! Oh ! non pas l'Eglise elle-même : elle a les promesses du Christ Jésus, son divin Fondateur ; elle ne craint ni les sceptiques, ni les hérétiques qui lui reprochent la fermeté et la divine intransigeance de sa doctrine ; ni les libertins qui ne lui pardonnent pas la pureté de sa morale, pas plus

que sa sainteté ; elle ne craint ni Satan ni ses suppôts : les puissances d'enfer ne l'emporteront jamais. Le Rédempteur est avec elle jusqu'à la consommation des siècles... Mais il y a les fidèles qui la composent, qui sont l'Eglise militante, sans cesse attaquée et obligée de lutter ; il y a les âmes guettées par mille ennemis dangereux. Et ce sont ces âmes très chères, dont il avait devant Dieu la lourde responsabilité, que le Pape confiait à S. Joseph, pour qu'il veillât sur elles et les écartât des écueils...

Son geste était donc une sécurité. Il signifiait : Oui, l'ouragan est terrible ; la tempête fait rage, et la barque de Pierre est bien ballottée ! Elle ne sombrera pas : S. Joseph est là ; nous l'avons mis au gouvernail ; abandonnons-nous à sa vigilance et à sa conduite. Confiance !

Cette confiance n'a pas été déçue. Les événements prouvèrent que Pie IX avait eu raison de donner au peuple chrétien le conseil du Pharaon aux Egyptiens, parlant du fils de Jacob : « Allez à Joseph ! » (Gen., XLI, 55).

Sans doute, les dangers qui menacent l'Eglise et les âmes n'ont pas disparu ; ils ne disparaîtront qu'avec la puissance de Satan.

Mais, tout de même, après 60 ans, l'Eglise fait belle et grande figure dans le monde. Son prestige s'accroît tous les jours : les individus, les gouvernements et les peuples se tournent vers Rome. On sent, on se rend compte que c'est l'Eglise, et elle seule, qui sauvera l'humanité du désordre et de l'immoralité qui l'épouvantent et la conduisent à l'abîme.

2. Patron de l'Eglise universelle ! Seul de tous les Saints du Paradis, S. Joseph possède ce titre. Pourquoi donc ? Le ciel est peuplé de tant d'élus, qui seraient pour l'Eglise de si puissants protecteurs !... Les Apôtres, formés par Jésus, et qui, par la parole et la souffrance, établirent et propagèrent la société chrétienne ; les martyrs, dont le sang répandu dans l'arène fut une semence de baptisés ; les Docteurs qui, par leur science éclairée, courageuse souvent, ont fait rayonner et ont défendu la foi catholique, ne rempliraient-ils pas avantageusement ce rôle ?

Non ; c'est S. Joseph que le Pape, guidé par le Saint-Esprit, a choisi. La raison s'en comprend tout de suite : pour illustres qu'ils soient, tous ces élus le sont moins que notre bien-aimé Patron.

Parmi les créatures humaines, il n'en est pas de plus grandes que Marie et Joseph, et ils ont, tous les deux, gardé au ciel la place unique qu'ils occupaient sur la terre. Lorsqu'il s'est agi de choisir une Patronne pour l'Eglise, les Apôtres, au Cénacle, n'hésitèrent pas : leurs regards, unanimes, se tournèrent vers Marie. De même, quand il fallut à l'Eglise un Protecteur, Pie IX ne pouvait se tromper ; au peuple chrétien il dit : « Allez à Joseph. »

C'est que la Sainte Famille contenait en germe l'Eglise. La maison de Nazareth, comme nous le dira dans un instant Léon XIII, abritait l'Eglise naissante. Les chrétiens sont les frères de Jésus. **Par voie de conséquence, Joseph, qui est le Père adoptif de Jésus, l'est aussi de ses frères ; il est leur protecteur comme il fut le sien.**

Lisons donc Léon XIII exposant au monde catholique les convenances du *Patronage :* « La divine Maison que Joseph gouverna avec une autorité vraiment paternelle, contenait les prémices de l'Eglise naissante. De même que la Très Sainte Vierge, la Mère de Jésus-Christ, devint la Mère de tous les chrétiens en les enfantant sur le Calvaire, au milieu des suprêmes douleurs du Rédempteur, de même Jésus est l'aîné des chrétiens, qui sont ses frères par droit d'adoption et de rédemption. Pour les mêmes raisons, S. Joseph regarde comme lui étant particulièrement confiée la multitude des chrétiens qui composent l'Eglise, l'immense famille de Dieu répandue sur la terre. A titre d'époux de Marie et de père adoptif de Jésus, il a sur l'Eglise une autorité qu'on peut appeler paternelle. Il est donc naturel et très digne du Bienh. Joseph que, comme il subvenait autrefois à tous les besoins de la Sainte Famille de Nazareth et l'entourait de sa protection, il couvre maintenant de son céleste Patronage et défende l'Eglise de Jésus-Christ. Ce sont toujours les mêmes fonctions qu'il exerce : il demeure le chef de la famille de Jésus. Mais cette famille s'étant accrue et étant devenue aussi nombreuse que les étoiles du ciel, le ministère de Joseph s'est étendu sur toute la terre. L'Egypte entière était confiée au ministre du Pharaon ; l'univers catholique est donné au père de N.-S. Jésus-Christ [1]. »

Léon XIII, dans cette page, insiste surtout sur le rôle rempli par S. Joseph dans la Sainte Famille, embryon de l'Eglise.

Il y a d'autres motifs encore : sa sainteté suréminente, par exemple, ou son titre de gardien de la T. S. Vierge. Mais il en est un qui les dépasse tous en valeur : Jésus fut son Fils ! Alors, quelle puissance est la sienne ! Le pieux Gerson pouvait écrire cette parole, qui paraît au premier abord audacieuse : « S. Joseph ne prie pas : il commande ! » Au ciel, il n'est pas déchu de sa dignité. Jésus lui reste soumis, tout comme à Nazareth, et il n'a oublié ni les larmes qu'il a versées pour lui, ni les sueurs dont il a arrosé son pain, ni les souffrances qu'il a endurées pour le garder, l' « élever », le sauver. Les Saints Livres nous assurent que « Dieu fait la volonté de ceux qui le craignent ». Que ne fera-t-il pas pour S. Joseph qui l'a entouré d'un si ardent et si constant amour ? Notre-Seigneur a annoncé que de tous ceux qui se seront montrés charitables pour les plus petits d'entre les siens, il fera des « princes » dans le Royaume éternel. Mais Joseph a fait mieux que d'avoir pitié des déshérités de cette vie : c'est de Jésus lui-même qu'il a pris soin.

3. Protecteur de l'Eglise, S. Joseph la défendra contre tous ceux qui entravent sa mission ici-bas. Car, comme elle en a toujours eu et en aura jusqu'à la fin des temps (son divin Fondateur l'en a aver-

[1] Enc. *Quanquam pluries (Lettres Apostoliques de S. S. Léon XIII,* éd. Bonne Presse, t. II, p. 254).

tie), elle a des ennemis d'autant plus acharnés qu'ils sentent leur impuissance, qu'ils assistent à ses victoires et sont témoins de son prestige grandissant.

Il la défendra donc contre les athées et les hérétiques de toutes écoles, qui en veulent à la foi dont elle a la garde, cherchent à la détruire, multiplient, dans ce but, les négations et les objections, et abusent de la force, quand ils l'ont, pour empêcher les âmes de la recevoir ou pour les contraindre à la perdre !

S. Joseph protégera l'Eglise quand, fidèle à la parole du Christ : « Il n'y aura qu'un troupeau et qu'un pasteur », elle s'efforcera de ramener au vrai bercail les brebis égarées, tous ces pauvres peuples qui refusent encore de reconnaître l'autorité de Pierre, fondement et chef souverain de l'unique Eglise, qui ressemblent à un édifice dont on arrache la pierre angulaire et qui ne peut demeurer longtemps debout, à un sarment détaché de la vigne et qui, ne recevant plus la sève vivifiante, ne porte plus de fruit, se dessèche et meurt.

Tant qu'il existera sur la terre une tribu païenne, un seul païen, S. Joseph aidera l'Eglise à obéir à la voix du Maître : « Allez, enseignez toutes les nations ! Prêchez l'Evangile à toutes créatures ! » L'Eglise n'a jamais perdu de vue cette mission essentielle. « Malheur à moi, dirait-elle avec S. Paul, si je n'évangélisais pas ! » (I Cor., IX, 16). Mais ne peut-on affirmer que c'est actuellement, avec la question sociale, sa pensée dominante ? Jamais le recrutement des missionnaires et l'organisation des chrétientés nouvelles n'ont été autant qu'aujourd'hui à l'ordre du jour. S. Joseph, qui a gardé au monde son Rédempteur, se doit d'aider l'Eglise à faire profiter du salut toutes les âmes, en quelque point qu'elles se trouvent du vaste univers.

Mais S. Joseph, encore une fois, n'est pas seulement le Protecteur de l'Eglise en général, il l'est aussi de chacun des fidèles qui la composent. Et il s'intéresse à tous nos besoins.

Tous ceux qui souffrent, tous ceux qui gémissent, tous ceux qui pleurent sont venus s'agenouiller aux pieds de Joseph et tendre devant lui des mains suppliantes. Les mères qui disputent leurs enfants à la mort et celles qui les disputent à l'enfer ; les délaissés, les vaincus, les opprimés, les exilés, les naufragés, les orphelins, les jeunes gens battus par l'horrible tempête des passions, les hommes mûrs écrasés sous le poids de leurs sollicitudes, les vieillards traînant leurs pas chancelants vers la tombe, les rois détrônés, les peuples bouleversés, tous ceux qui n'ont plus d'espérance ont invoqué S. Joseph et tous ont ressenti sa miséricordieuse intervention.

Tous les chrétiens, où qu'ils se trouvent, quelle que soit leur situation, peuvent s'adresser à lui en toute confiance. Et Dieu sait si leurs besoins sont grands !

Puisque tous nous désirons, sans y réussir parfaitement, hélas ! mener une vie de piété, de vraie piété, « allons à Joseph ». Dès ici-bas, il vécut dans la contemplation de Dieu. Il a pu, de Dieu, rassasier sa vue et remplir son cœur. Et sainte Thérèse ne craint pas d'affirmer que toute âme dévote à S. Joseph fait nécessairement de grands progrès dans la vie spirituelle.

II

Nul n'ignore à quel point Jésus s'est, pour ainsi dire, identifié avec son Eglise. Il n'est, pour s'en convaincre, que de lire les Saints Livres.

Ouvrons l'Evangile et écoutons le Maître : « Qui vous écoute m'écoute, dit-il à ses Apôtres, qui vous méprise me méprise (Luc, X, 16) ; Qui vous reçoit me reçoit. » (Math., X, 40).

Ouvrons les Actes ; nous y voyons celui qui devait convertir les Nations, commencer, au nom du Sanhédrin, par traquer les chrétiens et par « dévaster l'Eglise ». Or, tout à coup, sur le chemin de Damas, il est terrassé, et une voix se fait entendre : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? — Qui êtes-vous, Seigneur ? — C'est moi, Jésus, que tu persécutes. »

Ouvrons les Epîtres : S. Paul, qui avait compris la leçon, appelle justement l'Eglise le « corps du Christ », dont « le Christ est la tête. »

Si maintenant nous voulions interroger les Pères et les Docteurs, nous les entendrions proclamer la même vérité. Tous nous diraient avec S. Augustin : « Le Christ et l'Eglise ne font pas deux Christ, mais un seul Christ. »

Voilà ce que des catholiques ne devraient jamais oublier : Le Christ et l'Eglise, en somme, ne font qu'un. Il faut donc toujours voir le Christ dans l'Eglise.

Quels ne doivent pas être, dès lors, notre fierté d'appartenir à cette Société sainte, notre respect et notre amour pour elle !

Oui, soyons fiers d'être catholiques : par notre Eglise nous sommes liés très intimement à notre Rédempteur, à Dieu.

L'avons-nous, cette fierté, avec tous, en toutes circonstances ? Ne nous arrive-t-il pas, au contraire, de rougir de notre titre de catholiques, de ne pas oser « nous montrer », de mettre notre drapeau dans notre poche ?... Et devant qui, souvent ? devant des ignorants qui ne connaissent point l'Eglise, qui ne comprennent pas, hélas ! tout ce qui leur manque quand elle leur manque !... Devant qui ? des libertins, qui la haïssent, parce qu'elle leur est, avec sa morale, un perpétuel reproche, sinon un perpétuel remords ! Quelle lâcheté de notre part, et quelle honte !

Nous devons respecter l'Eglise, avoir pour elle les égards que nous avons pour Dieu lui-même, puisque c'est tout un.

Notre respect se traduira surtout par notre soumission pleine et entière à ses commandements, voire à ses conseils. Quand l'Eglise nous donne un ordre ou nous inflige une défense ; quand elle nous crie « casse-cou » parce que, ici ou là, nous ne sommes pas dans le bon chemin qu'elle est précisément chargée de nous montrer, sur lequel elle a mission de nous maintenir ou de nous ramener, ne nous cabrons pas ; n'ayons pas la naïve ou sotte prétention d'opposer notre petite volonté si vacillante à la sienne, notre opinion si incertaine à sa manière de

voir et d'agir. Ce serait, de notre part, une dangereuse imprudence.

Aimons notre Eglise, de toutes les fibres de notre cœur. Nous l'aimerons comme il convient en lui restant attachés, malgré tout ce qu'on fait autour de nous pour nous en détourner, en la défendant comme on défend sa mère, quand, devant nous, elle est attaquée, calomniée. S'il faut pour cela nous instruire, nous nous instruirons. Nous l'aimerons vraiment si nous faisons notre possible, par la prière, par nos exemples, par notre vie, pour la faire aimer de ceux qui n'ont pour elle que de l'indifférence ou de la haine.

Nous lui devons bien cela, car que ne fait-elle pas pour nous ? Elle nous a régénérés par le baptême ; elle nous pardonne nos péchés et nous réconcilie avec Dieu ; elle nous distribue le pain de la parole divine et, mieux encore, le pain des Anges ! Toujours attentive à nos besoins, que de secours elle nous fournit, pour nous diriger dans les voies du Seigneur ! Elle nous console dans nos peines ; elle sanctifie nos plaisirs ; et, après nous avoir conduits dans les divers âges de la vie, elle redouble de soins et de sollicitude à notre lit de mort. Que dis-je ? même après le trépas elle n'abandonne pas ses enfants ; elle veille à ce que leurs ossements reposent en paix ; et que de sacrifices elle offre pour leur âme !

Quelle mère porta jamais ce nom à si juste titre ? Quelle mère eut jamais plus d'affection pour ses enfants ?... Et nous n'aurions pour elle que de l'indifférence et du mépris ? et à tant d'amour nous répondrions par la plus noire ingratitude ?

Aimons l'Eglise, notre Mère. Que ses pensées soient nos pensées ; ses joies nos joies ; ses douleurs nos douleurs. Qu'elle puisse compter toujours, jusqu'à notre dernier soupir, sur notre fidélité et sur notre dévouement, avec le secours de S. Joseph son cher et puissant Protecteur.

FIN

POUR UN CONCOURS DE SOCIÉTÉS DE GYMNASTIQUE

LA RAISON D'ÊTRE ET LE BUT DE NOS SOCIÉTÉS CATHOLIQUES DE GYMNASTIQUE [1]

Mon Général, Messieurs,

Le 8 février dernier, à la Journée des cadres d'Epinal, j'ai déclaré que les Sociétés de gymnastique de la Fédération des Patronages de France ont peu d'amis plus déterminés, plus sincères, plus ardents que l'évêque de Saint-Dié. Il a vu trop clairement, disais-je, quel puissant moyen d'apostolat peut être, dans une paroisse, une Société de gymnastique, pour ne pas garder à la Fédération la reconnaissance que le Curé de Sézanne eut pour elle, au fond de son cœur, pendant les années heureuses de son ministère pastoral [2].

Comment ne la bénirais-je pas aujourd'hui que je vois rassemblées devant moi toutes les sociétés de mon diocèse, que je sais si vivantes et si prospères, et de nombreuses sociétés amies, alsaciennes et lorraines, dont le renom a débordé leurs frontières, et la chère *Sézannaise,* sans laquelle — qu'on me permette de le dire — la fête pour moi n'eût pas été complète et dont la présence ici, en reliant si heureusement le présent au passé, bouleverse mon cœur d'une émotion qui m'étreint plus fort au moment même où je veux l'exprimer ?

Comment aussi ne remercierais-je pas les dirigeants de l'*Union Vosgienne,* en particulier son très actif Président, dont le Comité central a reconnu, cette année même, le mérite exceptionnel en l'appelant à siéger dans son sein, comment ne les remercierais-je pas de tout le dévouement qu'ils mettent au service de notre chère jeunesse, et que soulignent mieux que des paroles, votre nombre, mes chers amis, vos progrès et vos succès ?

Comment, enfin, ne témoignerais-je pas ma satisfaction aux organisateurs de ce Festival ? Je les connais, je sais leur compétence et leur entrain ; je les félicite d'avoir, par la perfection du détail et la gloire de l'ensemble, fait honneur à la Fédération, à l'*Union Vosgienne* et à la chère cité de Saint-Dié.

J'ai reçu la consigne d'être bref, j'obéirai. Je veux cependant préciser, à l'occasion de cette fête, la raison d'être et le but de nos Sociétés catholiques de gymnastique : il est bon, je crois, de les rappeler de temps à autre, pour vous-mêmes, chers gymnastes, qui pourriez les oublier un peu, pour vos amis qui sont, je pense, tous les catholiques, et pour les autres aussi.

I

Pourquoi donc, de nos jours, les catholiques de France ont-ils groupé leur jeunesse en des Sociétés qui ne semblent avoir avec la religion qu'un rapport assez lointain ? Pourquoi ne se contentent-ils plus des associations pieuses de jadis destinées à maintenir la foi, à préserver la vertu de leurs enfants ?

C'est que, Messieurs, ces groupements ne suffisent plus depuis que les ennemis de Dieu ont résolu de laïciser la France. Ils ont très bien vu qu'il fallait, pour réaliser leur projet impie, s'emparer de la jeunesse, la séparer de l'Eglise, l'élever, à l'âge où l'orientent ses intérêts et ses passions, dans la neutralité, dans l'indifférence, sans principes chrétiens, sans morale religieuse. Et ils lui ont offert l'instruction sans Dieu, les distractions qu'elle aime, les jeux où elle se plaît, les sports surtout pour lesquels elle se passionne et qu'on a mis en honneur. L'intention directe et première peut être bonne, je n'en disconviens pas, et sans doute, il serait injuste de ne pas le reconnaître : il est excellent de donner aux jeunes gens l'occasion et le moyen de développer leurs forces physiques, d'acquérir la vigueur et la souplesse du corps, de devenir même des athlètes agiles et robustes ; c'est bon à l'individu et à la race, ce peut être utile à la société et à la patrie. Toute l'antiquité l'a compris, et la Grèce et Rome ont honoré bien autrement que nous

[1] Allocution prononcée par Mgr Marmottin, à Saint-Dié, le dimanche 5 juillet 1931, à la messe militaire du XXIe Concours de l'Union Vosgienne des Sociétés de gymnastique.

[2] On n'a pas oublié que Mgr Marmottin était curé-archiprêtre de Sézanne (Marne).